

LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE

NUMÉRO SPÉCIAL

LA LIBÉRATION D'ORLÉANS

11 Novembre 1944

PRIX : 5 francs

Le temps viendra où des érudits locaux ayant patiemment et scrupuleusement reconstitué les faits, nous offriront une « Histoire de l'occupation et de la libération d'Orléans ». Il y faudra un gros volume.

Notre ambition est plus modeste. C'est aujourd'hui le 11 Novembre. Depuis quatre ans, l'anniversaire de l'Armistice ne pouvait plus être célébré. L'ennemi était là, qui nous empêchait de manifester les sentiments de patriotisme les plus nobles et les plus naturels, s'ingéniant à supprimer du calendrier français les grandes dates, ces dates de nos victoires qui étaient souvent les dates de ses défaites. Il croyait, en sa barbare naïveté, qu'il les supprimait pour autant dans nos cœurs. Mais nous sentions nous-mêmes que toute célébration du 11 Novembre ne serait pas possible tant que la honte de 1940 n'au-

rait pas été effacée, tant que les bottes de l'envahisseur souilleraient le pavé de nos rues et le sol de nos campagnes.



Jeanne d'Arc au Martroi, symbole de la délivrance, avec son socle à demi détruit par les obus.

L'ennemi est parti. Ce furent, je l'imagine, des journées extraordinaires pour ceux qui ont eu la chance de les vivre. **La République du Centre** a pensé que l'occasion était propice pour offrir à ses lecteurs orléanais quelques-uns des traits et des images qui se rapportent à la libération de la ville. Mais elle a pensé que ce document ne devait pas seulement marquer notre joie d'être délivrés. Elle a voulu qu'on y voie un hommage à nos Libérateurs américains, aux vaillantes

Forces Françaises de l'Intérieur, et plus encore à nos Martyrs et à nos Morts.

ROGER SECRÉTAIN.

11 Novembre 1944.

CHAUFFAGE
CENTRAL

J. GARNIER
10, rue Parisie

INSTALLATIONS
SANITAIRES
ORLEANS

L'histoire du train de prisonniers et de l'hôpital Saint-Aignan

C'est un épisode inséparable de la libération d'Orléans. Nous le citons parmi d'autres, en nous excusant de ne pouvoir faire place à tous les faits glorieux qui mériteraient d'être enregistrés.

Le 8 août, le médecin-commandant Rémion, prisonnier de guerre à l'hôpital Saint-Aignan (installé dans les locaux du couvent de la rue Saint-Marc), apprenait que l'effectif du camp de prisonniers de la caserne Dunois — où il donnait également des soins — allait être emmené d'urgence par les Allemands. Résistant de longue date, particulièrement énergique et décidé, l'officier n'attendit pas une minute de plus. Il courut à la gare d'Orléans, où un groupe de lutte clandestine s'était formé parmi le personnel de la S. N. C. F.

Aussitôt alertés, les cheminots retirèrent tous les wagons disponibles entre Orléans et Paris, privant ainsi les Allemands du matériel nécessaire à l'embarquement des prisonniers. Ceux-ci étaient au nombre de 900 au quartier Dunois et de 200 à l'hôpital Saint-Aignan, presque tous des Noirs et des Arabes.

L'absence de matériel eut pour premier effet de retarder le départ. Mais les Allemands réussirent à trouver à Bricy une rame de wagons et une locomotive. Prévenus de cette intention, le commandant Rémion et les agents de la S. N. C. F. ne se tinrent pas pour battus. Ils firent sauter les voies entre Bricy et Orléans en deux endroits. A quoi les Boches répondirent par des réparations rapides. Le train arriva ainsi en gare et on embarqua, mais avec 36 heures de retard, les 900 hommes du quartier Dunois, laissant à plus tard d'emmener les 200 hommes de l'hôpital Saint-Aignan.

Que faire? Nos résistants avisèrent. Le commandant alerta le maquis de Fay-aux-Loges. En dépit de la pénurie d'armes et d'explosifs, les maquisards parvinrent à faire sauter le pont de Loury. Mais trop tard! Le convoi était passé!

Pourtant, de maquis en maquis, la consigne se propageait. Au delà d'Etampes, des groupes armés attaquèrent le train. Il y eut bagarre. Huit morts parmi les prisonniers, que les Allemands, regroupés, réussirent finale-

ment à commencer. C'est seulement près de Versailles qu'une seconde attaque permit de délivrer définitivement les captifs.



Mais un autre épisode allait se jouer à Orléans même. Le 13 août, le commandant Rémion risqua un coup d'audace. Sachant le train parti, et craignant un second départ, il alla trouver carrément le poste de garde de l'hôpital et tint ce langage à ses gardiens : « Votre commandant de camp a été fait prisonnier. Les Américains sont en vue. Nous sommes déjà cernés par des patriotes français. Si vous voulez, je vous ferai partir sans danger. » Les Allemands, inquiets, mais tentés, hésitaient, objectant qu'ils n'avaient pas d'habits civils. Alors, le médecin-major leur fit cette proposition : « Je vous fais prisonniers, je vous garantis la vie sauve et je vous remets aux mains des premiers Américains. » Ils acceptèrent.

Ce bluff périlleux, qu'une enquête un peu poussée aurait pu percer à jour, réussit. Pendant trois jours, le commandant Rémion et ses 200 hommes (Blancs et Noirs de diverses nationalités) gardèrent à vue les deux sous-officiers et les huit hommes du poste qui, armés jusqu'aux dents, avaient consenti à se laisser désarmer. Ce furent des journées d'impatience, car les Boches n'étaient pas sans liaison avec l'extérieur. Tout alla bien et le 16 août, le commandant Rémion remit ses prisonniers aux Américains.

Pendant ce temps, ses hommes faisaient le coup de feu dans le quartier Saint-Marc. Parmi eux, un officier du génie, le capitaine Soubielle, alla relever, à la tête de quelques Arabes, seize mines qui devaient faire sauter le pont Saint-Marc. D'autres hommes firent une sortie le 16 au soir et allèrent s'emparer d'un canon antichar qui tirait de Saint-Jean-de-Braye sur la ville.

Voilà comment l'initiative héroïque d'un officier et le patriotisme courageux des agents de la S. N. C. F. permirent la délivrance de 1.100 prisonniers et marquèrent d'un brillant épisode la libération d'Orléans.

COUTELLERIE
DE MARQUE

DUBOIS=MARTIN

ORFÈVRERIE
DE LUXE

MAIL  STAND 22